LETTRE D'ÉPHRAIM A LACLOS.

JE prends la plume, mon cher Laclos, pour vous offrir quelques consolations, vous êtes désespéré m'a-t-on dit, d'avoir manqué votre dernière entreprise. Je le crois, elle nous a coûté beaucoup d'argent, et dans ce temps-ci, on ne sauroit trop le ménager, telles sont du moins les intentions de Frédéric-Guillaume, mon maître. Après tout pourtant ce n'est pas vous qu'il faut accuser du peu de succès, vous avez fait tout ce qu'il falloit pour réussir; le temps n'a pas été favorable, c'est un très-grand malheur, sans doute; mais après tout il ne faut pas se décourager, un moment plus heureux peut vous dédommager, vous de toutes vos peines, et moi de tous les fonds que j'ai fournis.

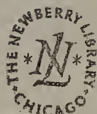
Je vous l'avouerai cependant les obstacles semblent se multiplier sous nos pas; on diroit

qu'il y a un mauvais génie qui s'oppose à toutes nos entreprises. Moi de bonne-foi j'avois compté sur la persévérance du roi dans son projet de voyage à Saint-Cloud ; point du tout, on lui fait voir qu'on ne le verra partir qu'avec peine , et il y renonce.

J'avois compté qu'il ne renvoieroit pas tout d'un coup les prêtres de sa chapelle , et que par là nous trouverions encore quelque moyen de faire crier après lui ; point du tout, il les renvoie, et nous sommes encore les dupes. Cet homme est imprenable ; de quelque côté qu'on l'attaque ; il vous désarme tout d'un coup , qui auroit jamais calculé trouver sur le trône un homme qui sacrifie toutes ses jouissances personnelles à la tranquillité de son peuple.

Le mot de gentilhomme est rayé de la langue françoise. Par les décrets il restoit encore des gentilshommes de la chambre ; nous nous étions déjà arrangé pour occasionner encore une belle et bonne émeute ; je croyois que nous pourrions réussir par-là, il a prévu le coup, il a renvoyé ces gentilshommes, et nous laisse à court avec tous nos projets.

Notre situation a été brillante, mon cher Laclos , pendant quelques heures ; j'ai même



cru que votre aimable patron remplaceroit son cousin ; mais actuellement mes espérances ne sont plus les mêmes, je pense que nous sommes loin de notre but. Tout ce qui m'en plaît, c'est que nous avons par cette secousse perdu la Fayette, et c'est déjà beaucoup ; nos cinq cents mille francs sont consommés à-peu-près inutilement, voilà ce que je trouve de plus malheureux, nous n'aurons pas tous les jours de pareilles sommes à notre disposition, et le roi de Prusse, mon maître, se lassera de fournir l'argent, alors comment ferons-nous. Tout cela m'inquiète un peu, j'en conviens, il faut cependant s'armer de courage, attendu ce qu'auront fait les couriers que nous avons envoyé dans tous les départemens, s'ils ont réussi à soulever et à ameuter, alors nous aurons beau jeu pour continuer nos intrigues ; si au contraire ils n'ont rien opéré, je crois qu'alors il faudra abandonner la partie, et il sera même alors nécessaire probablement que votre duc fasse encore un petit voyage à Londres, s'il veut éviter la vengeance que tous les honnêtes-gens prétendent tirer de sa conduite.

Adieu, mon cher Laclos, je ne fais point de phrase, comme vous voyez, je vais droit au

fait, ma franchise doit vous en inspirer aussi; d'ailleurs entre nous, nous ne devons rien nous cacher.

Adieu encore une fois, tout à vous Ephraïm.

Paris, ce 22 Avril 1791.

P. S. J'apprends à l'instant, et je r'ouvre ma lettre pour vous en faire part, que la garde nationale ne veut pas laisser partir son général. Ce coup me terrasse, je suis trop étourdi pour pouvoir rendre mon idée. Hâtez-vous de rassembler le conseil, et faites-moi prévenir de l'heure, je m'y trouverai. E.